



4

L'arrestation de l'Épervier

Le lendemain matin, assis sur la banquette arrière de sa décapotable, le colonel von Krieger pénétra dans la cour de l'école. Deux autres véhicules militaires, remplis de soldats allemands, le suivaient. M. Herpin était occupé à écrire à la craie l'énoncé d'un problème de géométrie.

– V'là les Boches ! s'exclama Gaston dont le regard traînait volontiers vers la cour.



Des gouttes de sueur perlaient sur le front de Herpin. Mais il n'était pas le seul à pâlir. Les Robinson étaient catastrophés : le dessin des positions allemandes le long de la côte se trouvait dans le cartable de Colette !

– Faites ce que le colonel vous dit ! ordonna l'instituteur.

Les enfants posèrent leurs cartables sur les tables et les ouvrirent.

Colette tremblait de peur.

Soudain, Ernest eut une idée. Il froissa avec rage une feuille de papier qui se trouvait sur

Quelques secondes plus tard, la porte de la classe s'ouvrit brusquement. Un soldat s'effaça pour laisser entrer le chef de la Kommandantur et Durand.

Les mains dans le dos, l'Allemand salua courtoisement.

– *Herr Herpin*⁷, les enfants !

– Colonel, répondit Herpin, je suis en pleine leçon avec mes élèves !

– Des élèves ?! s'exclama Durand. Vous voulez dire des petits saligauds qui complotent contre les autorités !

– Suffit ! le rabroua le colonel.

Il fit quelques pas dans la salle avant de reprendre, posément.

– Il court des rumeurs embarrassantes sur vos élèves, monsieur Herpin... Nous sommes là pour une simple vérification. Les enfants, ouvrez vos cartables et montrez vos casiers !

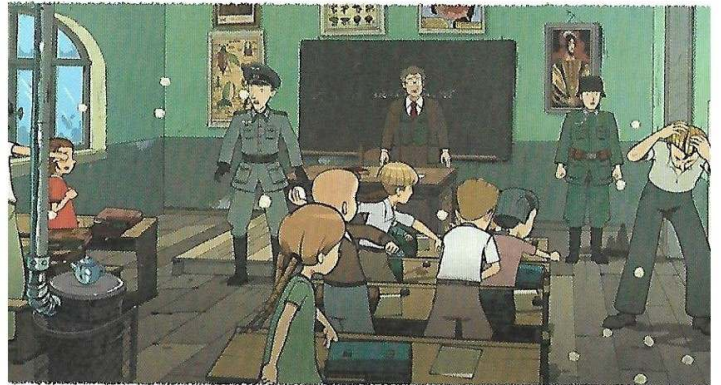
7. Monsieur Herpin.

son bureau et la jeta en direction du collabo⁸ en s'écriant :

– Durand, fumier !

Aussitôt, Jean, Marcelin, Gaston, Paul et quelques autres l'imitèrent. Colette comprit le message et fit à son tour une boulette avec son plan avant de la jeter sur Durand.

Une pagaille indescriptible s'installa, chacun invectivant et bombardant Durand qui ne savait plus où donner de la tête.



8. On appelait collabos les Français qui soutenaient les Allemands et collaboraient avec eux durant l'Occupation.

– Arrêtez tout de suite ! gronda von Krieger.

Heureusement, la boulette de Colette retomba à côté de la chaise de Gaston et il la ramassa discrètement pour la glisser dans sa poche.

Face à un tel chahut, le colonel fit évacuer la classe, à l'exception de M. Herpin, et laissa ses hommes fouiller les casiers et les cartables en toute tranquillité. Les élèves attendirent avec angoisse dans la cour, sous la surveillance d'un soldat allemand.

Lorsque l'inspection fut terminée, Herpin sortit escorté par deux militaires qui le tenaient chacun par un bras.

– Vous n'avez rien trouvé, vous n'avez aucune raison de m'emmener ! protesta-t-il.

– Ce n'est pas terminé pour vous, lui répondit von Krieger. Vous allez devoir répondre à toutes nos questions !

Il se tourna vers ses hommes.

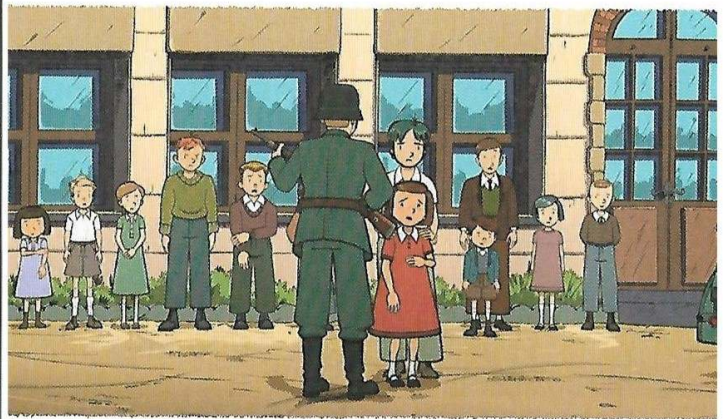
– *Mitnehmen*⁹ !

Colette paniqua. Ses yeux se remplirent de larmes et elle se précipita en sanglotant vers son maître. Mais un soldat lui barra le passage.

Les enfants semblaient tétanisés.

Ernest s'approcha de sa sœur et posa les mains sur ses épaules.

Un soldat força l'instituteur à grimper dans le camion. Il eut le temps de se retourner.



9. Emmenez-le !

– Au revoir, les enfants ! leur lança-t-il, aussi ému qu'eux.

Durand disparut en quatrième vitesse et les véhicules allemands quittèrent la cour sous le regard abasourdi des enfants.

Ce soir-là, Colette avait une mission. Elle devait remettre à Jean-Baptiste, qui savait comment joindre les résistants, la carte des positions allemandes sur le littoral de Grangeville. Les yeux rougis par le chagrin, elle entra dans le café Tissier. Le facteur à la jambe cassée était l'unique client. Il l'attendait, assis à une table. Violette Tissier essuyait des verres derrière le comptoir.

Colette alla s'asseoir à côté de lui et glissa le document sous la table. Il le récupéra, puis le dissimula sous son plâtre.

– Oh-oh ! Toi, tu as pleuré !

La fillette éclata de nouveau en sanglots.

– Ils ont arrêté M. Herpin...

– Quoi !?! s'exclama Jean-Baptiste, catastrophé.

Sans un mot de plus, il empoigna sa béquille, quitta le café précipitamment et se hâta d'aller prévenir les résistants.

Ces derniers, qui avaient des antennes jusqu'à la Kommandantur, déployèrent les grands moyens et tendirent un traquenard aux Allemands le soir même. Un camion militaire devait transporter Herpin à Rouen. Juste avant son passage, ils déroulèrent une chaîne cloutée sur la route qui y menait. Les quatre pneus éclatèrent en même temps. Le chauffeur perdit le contrôle du véhicule, qui fit quelques embardées avant de s'encaster dans un arbre. Les résistants, parmi lesquels se trouvait Pierre Morteau, se tenaient en embuscade. Lorsque les soldats allemands descendirent, hagards, les fusils français crépitérent...



C'est ainsi que M. Herpin retrouva la liberté. Mais il allait dorénavant devoir vivre caché...

Au même moment, Durand pénétrait chez Tissier, comme si de rien n'était.

– Bonsoir tout le monde ! lança-t-il à la cantonade.

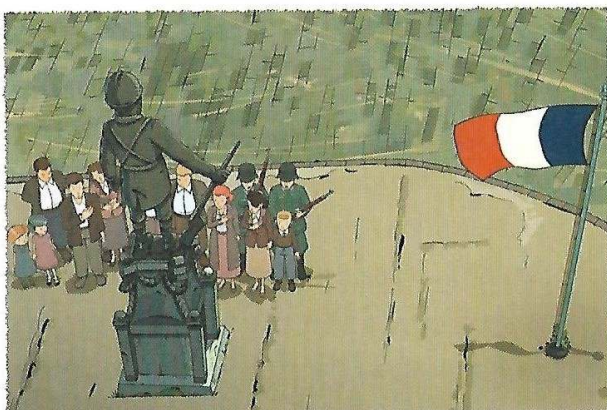
Papilou était en train de boire un verre au bar. Son sang ne fit qu'un tour.

– Ah te v'là, fumier ! s'écria-t-il en retroussant ses manches.

Il asséna un grand coup de poing au traître et le jeta sur le trottoir.

Le lendemain matin, peu avant l'aube, les Robinson quittèrent leurs domiciles respectifs sur la pointe des pieds pour se retrouver secrètement sur la place du village. C'était le 11 novembre, le moment de préparer la mise en scène de leur célébration clandestine de l'armistice de la Grande Guerre. Ils œuvrèrent aussi rapidement que discrètement et s'en retournèrent chez eux.

Lorsque les villageois se réveillèrent, ils purent se recueillir devant le monument aux



– T'es tombé tout seul, t'as compris ? le menaçait-il avant de retourner à l'intérieur du café.

Durand, affolé et pleurnichant, s'enfuit à toutes jambes.

Cette nuit-là, dans les bois, les résistants se retrouvèrent. Il y avait Pierre, il y avait Robert, et quelques autres. Il y avait aussi Herpin. Mais, ici, tous l'appelaient l'Épervier. Car le chef local de la Résistance n'était autre que le maître de l'école communale de Grangeville.

Robert lui remit la carte dessinée par Colette.

– Les Robinson ont bien rempli leur mission.

Herpin déplia la carte.

– Vous pouvez être fiers de vos enfants, Robert. Ce sont de vrais petits partisans.

morts et rendre hommage à ceux tombés au champ d'honneur. Un drapeau tricolore, grossièrement cousu par Muguette, recouvrait le pied de la stèle. Des fleurs, cueillies par Jean dans les jardinières de la Kommandantur, étaient disposées juste en dessous.

Ce fut pour les Robinson un acte de résistance dont ils resteraient éternellement fiers.

Fin de l'épisode 8